

Marcel Pérès

# **Henry Russell et ses grottes**

*Le Fou du Vignemale*

Presses universitaires de Grenoble

## Avant-propos

« Trente-trois ascensions dont une en plein hiver : cent cinquante nuits sur cette montagne dont une sur le sommet [du Vignemale], deux sur le col de Cerbillonnas (3205 m) et cent quarante-sept dans mes grottes. J'ai toujours eu tant d'affection, tant de respect, tant de tendresse pour cette montagne qu'on pourrait l'appeler de la piété filiale, et il me semble l'avoir prouvé ! » Henry Russell, *Souvenirs d'un montagnard*.

**L**E COMTE HENRY RUSSELL-KILLOUGH est une icône. L'icône des Pyrénées ! Existe-t-il de portrait d'alpiniste, « coureur de monde » de surcroît, aussi singulier et riche que celui de cette grande figure du pyrénéisme ? Sûrement pas... Peu d'existences composent en effet un roman d'aventures aussi épiques que la sienne ! Assoiffé d'horizons lointains, il s'engagea à 22 ans dans la marine marchande, en qualité de pilotin, pour effectuer à bord d'un trois mâts, *Le Brave-Lourmel*, un long voyage de huit mois dans les mers du Sud qui lui permit de doubler le mythique cap Horn. Quelle belle expérience du grand large, à l'époque héroïque des marins « cap-horniers » affrontant les quarantièmes rugissants ! Puis, en 1857, il décida de visiter le continent américain. Il arriva à Québec, longea le Labrador, puis s'enfonça, avec mulets et carabines, dans les immenses forêts du nord-est du Minnesota, peuplées d'Indiens Sioux, pour arriver au lac Supérieur et aux chutes du Niagara. Depuis New York, qui n'était encore qu'un très gros village, il traversa seul, par l'Ohio et le Mississipi, tout le sud de l'Amérique, pour

parvenir à La Nouvelle-Orléans, puis à La Havane, dans les Caraïbes.

Après ces courts préludes, il décida d'entreprendre, le 25 septembre 1858, une expédition très ambitieuse qui durera trois années, le menant en Asie, en Océanie et en Himalaya, dans des contrées vierges ou rarement visitées, théâtres de nombreux conflits militaires. Il sera ainsi un des tout premiers grands voyageurs à avoir fait son tour du monde, après un formidable périple de plus de 65 000 kilomètres, à pied, en traîneau, en « péricladnoï », en fiacre, à cheval, à chameau, en palanquin, en char à bœufs et en bateau, à voile et à vapeur... Par Paris, Londres, Copenhague et puis Cronstadt, son voyage le conduisit à Saint-Pétersbourg et à Moscou. Puis, il traversera la Sibérie et les steppes de Mongolie au plus fort de l'hiver, exploit jamais réalisé jusqu'alors par un Français. Poussant jusqu'à Pékin, où il s'était introduit illégalement grâce à la complicité du général Mouravieff, gouverneur de la Sibérie orientale, il sera démasqué et refoulé à la frontière. Cet audacieux voyageur devra alors revivre l'enfer de la traversée du désert de Gobi qui l'avait laissé pour mort à l'aller...

Puis après avoir descendu le fleuve Amour, il parvint à l'extrémité est de l'empire russe, à plus de onze mille kilomètres de Moscou. Du Japon, il ne verra que les côtes des îles d'Yesso et de Saghalin, pour accoster ensuite dans le port d'Hakodati. Il visitera ensuite Chang-haï, Hong-Kong, Macao, Canton..., avant de se rendre en Australie et en Nouvelle-Zélande, au moment même où la guerre faisait rage entre les Maoris et l'envahisseur anglais. De là, par Ceylan, il gagna l'Inde, en abordant à Calcutta. Du 5 novembre au 4 décembre 1860, il s'approcha enfin de la monumentale chaîne de l'Himalaya, son véritable objectif, dont il put admirer les splendeurs depuis Darjiling. Mais, une violente attaque des montagnards « Sikhs » contre un camp militaire anglais, suivie d'une mise en coupe réglée de cette région, l'empêcha de tenter l'ascension

du grand sommet... Au début de l'année 1861, il se rendit dans le sud de l'Inde où il réussit l'ascension du « Dodabetta ». À Bombay, il fut « pris d'une fièvre si forte, qu'elle dura un mois » et l'anéantit sur le plan physique. Il embarqua alors pour Suez, visita une partie de l'Égypte et regagna la France, après avoir traversé le Moyen-Orient et l'Europe...

Un voyage démesuré, presque surréaliste. Oui, Henry Russell pouvait être considéré, à cette époque, comme un grand voyageur et un aventurier, hors du commun. Jean Jacques Arago, brillant chroniqueur, s'empressa d'informer son ami Jules Verne des prouesses de cet « intrépide coureur de monde... qui jamais ne périt, en croyant toujours périr ». Qui ne connaît pas l'histoire du capitaine des courriers de l'empereur de Russie, Michel Strogoff, qui fut manifestement inspirée par les pérégrinations homériques d'Henry Russell? D'ailleurs, Jules Verne n'hésita pas à exploiter jusqu'au bout la veine des aventures russelliennes pour construire un autre de ses héros, Phileas Fogg, dans son chef-d'œuvre *Le Tour du monde en 80 jours*, et ce ne fut que justice s'il cita ensuite Henry Russell, comme un « illustre voyageur » dans *Claudius Bombarnac*.

Dès son retour dans sa « patrie », Henry Russell ressentit d'emblée, un amour irrépressible pour les Pyrénées et pour le Vignemale qu'il gravit pour la première fois le 14 septembre 1861 avec le guide Laurent Passet de Gavarnie. Pris d'une sorte de boulimie de conquête de sommets, il collectionna près d'une trentaine de cimes, la plupart vierges, culminant à plus de 3000 mètres, devenant ainsi au cours de cet âge d'or du pyrénéisme d'exploration, de 1860 à 1875, le « roi des Pyrénées ». Cet homme à la stature exceptionnelle, ce « Whymper des Pyrénées » adepte des bivouacs grâce à son fameux sac en peaux d'agneau lui facilitant la pénétration des Pyrénées centrales et occidentales jusqu'aux versants espagnols les plus éloignés, va alors jouir d'une notoriété exceptionnelle. Elle lui ouvrira de son vivant les portes du panthéon

pyrénéen. N'était-il pas de surcroît un poète et un écrivain de talent qu'on n'hésitait pas à appeler le « Chateaubriand des Pyrénées » ? Ses *Souvenirs d'un montagnard* sont bien vite devenus, en effet, le livre culte des Pyrénées, tant il est vrai qu'en ce XIX<sup>e</sup> siècle, comme l'affirmait Henri Beraldi, « le bâton ferré ne vaut que par la plume ». Celui qu'on reconnaissait alors comme « le plus grand marcheur du monde », magistralement caricaturé dans un dessin de Bertall, rehaussé par la mention de « Sir Henry Russell Killow-Mètre », verra sa réputation s'étendre au-delà des Pyrénées.

Sa passion pour le sommet du Vignemale, qu'il gravira 33 fois, fera naître une idylle assez troublante qui lui vaudra le qualificatif de « fou » du Vignemale. Dès la première ascension de « ce pic de tout premier ordre, sublime et terrible à contempler », cet amoureux de solitude, qui prenait néanmoins plaisir à partager ses émotions en montagne avec quelques amis choisis, eut un véritable coup de foudre. L'histoire du plus haut sommet des Pyrénées françaises, culminant à 3298 mètres, trônant superbement sur la crête frontière avec l'Espagne, entre Cauterets et Gavarnie, sera en effet dominée par la personnalité rayonnante d'Henry Russell. Dès lors, comme on pouvait le craindre en pareil cas, le risque d'être incompris était bien grand pour ce pionnier du pyrénéisme moderne qui eut l'honneur d'être admis très tôt au sein du prestigieux « Alpine Club ». Avec son allure de Don Quichotte et ses accoutrements qui lui donnaient un petit air de dandy, sa fière stature impressionnait tous ceux qui le côtoyaient. Il est encore plus difficile d'imaginer aujourd'hui le choc que provoqua, dans le « landerneau » montagnard, son annonce si originale, voire provocante, du creusement d'une grotte dans les flancs du Vignemale, à plus de 3000 mètres. Un acharnement inouï de près de 15 ans qui le conduisit à faire percer sept grottes, après moultes « rébellions » du glacier, chiffre sacré et magique ! Russell fit monter, là-haut, à dos d'homme, une forge lorsque la montagne blessée résista aux

attaques des barres à mine dont la pointe s'émoissait trop rapidement! Deux ans après l'achèvement de la première grotte, qu'il baptisera Villa Russell, une messe de bénédiction assez surréaliste fut dite le 1<sup>er</sup> août 1882, à 3 030 mètres par trois prêtres devant un parterre impressionnant d'invités, tenant tous fièrement leurs grands bâtons ferrés à la main. Un moment d'éternité, presque inconcevable... Mais si Paris vaut bien une messe, le Vignemale aussi. Et quel couronnement, lorsqu'il fit percer l'ultime grotte Paradis, à 18 mètres à peine en dessous de ce sommet, lui permettant d'accéder enfin au pinacle et à la « félicité »! Travaux herculéens, dont le grand public ne percevait pas bien encore l'intérêt...

La réalité dépassait la fiction. Henry Russell entra alors dans la légende qui se renforça encore plus lorsqu'il tint « salon » dans ses palais de glace et de marbre, à la manière d'un sultan égaré du fabuleux conte des *Mille et une nuits*. Ne recevait-il pas, chaque été, dans le plus grand faste, de très nombreux amis pyrénéistes ainsi que moult personnalités qui repartaient le cœur chaviré? Mais, comme son ami Henri Beraldi, auteur de l'ouvrage de référence *Cent ans aux Pyrénées*, le dénonçait alors, les portraits vont souvent dévier « dans le convenu et le faux » ou « dans le poncif et la légende... ». Sa démarche inédite, en vue de l'obtention d'une concession du Vignemale et de 200 hectares du glacier, sous la forme d'un bail emphytéotique de 99 ans, moyennant une redevance symbolique d'un franc, a dû laisser pantois, on l'imagine, les maires concernés et encore plus le préfet des Hautes-Pyrénées. Le succès ne sourit qu'aux audacieux, puisque sa demande fut consacrée par un arrêté préfectoral qui resta unique dans les annales de la montagne et de la « Préfectorale ». Dorénavant, il pouvait s'enorgueillir de régner, de son vivant, sur un royaume dont il détenait seul les clés. Au cours de sa dernière ascension à près de 70 ans, en 1904, il s'étonnera, faussement candide, de la longueur exceptionnelle de sa lune de miel avec sa belle « dulcinée ». Quarante ans! Ce n'était plus de la

« piété filiale », mais bel et bien une histoire d'amour authentique, fut-elle parfois raillée comme une excentricité d'aristocrate ou de dandy ! Son auréole d'originalité faisait alors de lui un « demi-dieu », trônant dans sa grotte du Paradis... Tout a été dit en son temps, et souvent son contraire, sur ce personnage si haut en couleurs, comme le déplorait Raymond d'Espouy, autre grande figure des Pyrénées : « ... Russell vécut, sauf pour quelques intimes, au milieu d'une grande incompréhension... » Mais alors, qui était donc le comte Henry Russell, ce montagnard éclectique, inventeur du pyrénéisme moderne, à la fois grand aventurier, écrivain, poète, musicien et humaniste... ? Cet homme, solitaire, parfois extravagant, aimait aussi pratiquer les mondanités, en hiver à Pau comme dans ses grottes en été. Une personnalité, si riche et contrastée, bien éloignée cependant de l'image éthérée de l'ermite mystique qui avait épousé une montagne à laquelle on a pourtant réussi à le réduire, ne pouvait laisser personne indifférent.

## Chapitre 1

# COMMENT EN CE TEMPS-LÀ, GAVARNIE DEVINT LE « CHAMONIX DES PYRÉNÉES »

---

---

« ...C'est une montagne et une muraille tout à la fois, c'est l'édifice le plus mystérieux des architectes; c'est le colosseum de la nature; c'est Gavarnie... ». Victor Hugo, *Lettre à son ami le peintre L. Boulanger*, 1843.

«  
«  
Tel un artiste de grand talent, la nature semblait avoir créé Gavarnie, avec pour seul dessein d'exalter la beauté épurée et le plaisir esthétique », s'exclamait déjà en 1788, Jean Joseph Dusaulx. Ce n'était pas qu'une simple figure de style de la part de ce littéraire, membre de l'Académie des inscriptions, reconnu dans le petit cénacle des hommes des Lumières. Il ne se payait pas de mots, d'autant qu'il avait une belle expérience de la montagne, pour avoir gravi le fameux pic du Midi de Bigorre, mais aussi le pic d'Ayré et le Tourmalet... Une vraie folie, même aux yeux des habitants des hautes vallées. Ces « voyageurs » qu'on appelait souvent « des étrangers » qui aimaient se promener si haut en altitude, bien au-dessus des pâturages, dans des chaos de rochers stériles ou des névés, se comportaient bien curieusement ! Il fallait avoir un petit brin de folie, pensez donc, pour se décider à

venir là, ni pour chasser, ni pour acheter quoi que ce soit, ni pour chercher un trésor, les cristaux étant rares dans ces parages. Au mieux rapportaient-ils quelques pierres et fossiles ou quelques herbes et fleurs qu'ils disaient rares et faisaient sécher avec soin... Mais surtout, pourquoi donc se donnaient-ils tant d'inutiles et dangereuses fatigues ? Fut-elle belle, voire très belle, cette montagne-là n'inspirait aux gens des plaines et des vallées que des sentiments de répulsion ou de terreur. Ces derniers n'y voyaient que monts horribles et « mauvais » ! Ce n'est pas par hasard que le sommet du Vigne-male en portait le stigmaté, dans son étymologie. Sa magnifique face nord de 700 mètres d'aplomb et son immense glacier, qui descend juste en dessous, à près de 2 100 mètres jusqu'aux pâturages, ne pouvaient être, bien sûr, que le repère des diables et des génies malfaisants...

Louis Ramond de Carbonnières, qui aimait herboriser dans ces montagnes, au-dessus de Barèges, accompagné par sa sœur Rosalie, devait déconcerter les paysans qu'il rencontrait, surtout quand il osait sourire des légendes qui couraient sur ces montagnes « affreuses ». Ces superstitions étaient plutôt destinées selon lui à impressionner les gens crédules alors que « les dangers sont pour la plus grande partie dans l'imagination qui s'effarouche à l'aspect des précipices ». Pourtant, les Barégeois, réputés vifs et prompts à la rébellion contre l'autorité, tous un peu contrebandiers, avaient du caractère et du courage. Il en fallu beaucoup à Guicharnaud Simon, du village d'Esterre, un des plus hardis montagnards des Pyrénées, quand il se risqua, en 1787, à conduire Ramond de Carbonnières de Barèges à Luchon par les crêtes, en bénéficiant de la bénédiction de son curé, homme de « mérite » qui s'était fait « un cas de conscience de l'absoudre de la hardiesse de ses entreprises » !

À partir des années 1780, curistes et baigneurs des eaux de Barèges, puis plus tard de Saint-Sauveur, accouraient à

Comment en ce temps-là, Gavarnie devint le « Chamonix...

Gavarnie pour voir cette « curiosité » de la nature, d'autant qu'un mouvement d'esthétisme allait se propager rapidement, un peu partout en Europe. Après un long voyage dans les Pyrénées en 1855, Hippolyte Taine rapporta à son retour dans les salons parisiens, que là-bas, il était « ... enjoint à tout être vivant et pouvant monter un cheval, un mulet, un quadrupède quelconque, de visiter Gavarnie; à défaut d'autres bêtes, il devrait toute honte cessant enfourcher un âne. Les dames et les convalescents s'y font conduire en chaises à porteurs... ». À l'entrée du village, les habitants de Gavarnie s'attribuaient en effet le droit exclusif de conduire ces voyageurs sur leurs propres montures jusqu'au fond du cirque. L'activité était tellement rémunératrice que les loueurs de montures rassemblés à l'entrée du village en venaient parfois aux mains pour s'arracher un client... Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, on assista à un engouement de plus en plus important pour le cirque de Gavarnie, qui fut consacré plus tard par les premiers guides Joanne de 1856 et 1876. L'ancienne auberge transformée en hôtel des Voyageurs dès 1864 fut agrandie en 1881, au moment où la célébrité du village de Gavarnie était telle que certains n'hésitaient pas à le comparer, sans sourcilier, à un « petit Chamonix ». Retrouvant Gavarnie, « ce cher endroit aimé de tout le monde », le 31 juillet 1882, Henry Russell le qualifia aussi de « Zermatt des Pyrénées ».

Indépendant pendant plusieurs siècles du pouvoir central, ce hameau très isolé, le plus haut perché des Hautes-Pyrénées à quelque 1365 mètres, à cheval sur la France et l'Espagne, avait dû son développement à sa proximité du « port » de la pierre Saint-Martin. Quelques vestiges mégalithiques attestent de l'ancienneté de l'établissement de communautés agropastorales dans ces hautes terres. Appelé aujourd'hui col de Boucharo, ce passage, praticable une partie de l'hiver, présentait l'avantage d'être situé sur le « chemin royal » de l'Aragon, reliant la vallée du Lavedan à la vallée de Broto. Ce n'était donc pas par hasard que les Hospitaliers de l'ordre de Saint-Jean

de Jérusalem avaient jugé « charitable » d’implanter juste en dessous de ce col une « ausmone », dont on trouvait déjà trace en 1136, ainsi que plus tard un couvent et une église, ébauche de l’actuel village... Cet hospice accueillait principalement des pèlerins sur le chemin de Saint-Jacques de Compostelle, de nombreux marchands et des colporteurs ainsi que des contrebandiers et des miquelets. Son tenancier qui fut longtemps un espagnol originaire du val de « Broto » avait l’obligation de mettre gratuitement à la disposition de ceux qui « vont et viennent, riches ou pauvres, de l’eau bouillie et salée, ainsi qu’une paillasse ou lit avec paille ou couvre-pieds... » La création de cette « ausmone », constituait un peu l’acte de naissance de ce village minuscule qui restait sous la neige pendant près de cinq mois, un mois de plus en moyenne qu’à Chamonix ! Ce hameau passera d’une vingtaine à une quarantaine de chaumières et de deux cents à trois cents habitants, au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, et continuera à vivre en autarcie, au rythme séculaire d’une agriculture montagnarde. On y cultivait un peu de sarrasin, de seigle, d’orge et de pomme de terre, le peu de richesse provenant d’un important élevage d’ovins, grâce à l’exploitation des pâturages d’altitude... La transhumance qui commençait à la Sainte-Madeleine le 22 juillet jusqu’à la Saint-Michel à la mi-septembre avait une fonction symbolique importante dans la vie du village, façonnant lentement les mentalités et les comportements de ses habitants.

On a du mal à imaginer, aujourd’hui, l’importance vitale de l’activité pastorale à cette époque, à l’origine d’âpres conflits, en l’absence de frontière bien délimitée entre l’Espagne et la France. Les très forts contrastes climatiques et paysagers entre les versants nord et sud de la chaîne des Pyrénées favorisaient la vallée de Barèges qui possédait de magnifiques estives. Sur le versant méridional, l’aridité des hauts plateaux de pierrailles brûlées par le soleil privait les bergers de la vallée de Broto et du pays de Cinca de ces précieux lieux de pacage. Ces pâturages furent, au fil des siècles, la source de litiges permanents

Comment en ce temps-là, Gavarnie devint le « Chamonix...

entre les pâtres de la vallée de Barèges, dont Gavarnie dépendait, et ceux de la vallée de Broto, dégénérant parfois en violents affrontements. Fort heureusement, grâce à la sagesse de ces populations montagnardes qui avaient la réputation de « s'enflammer » facilement, de difficiles arbitrages donnèrent lieu le plus souvent à des accords de paix (pazeria), consacrés par des traités écrits de « lies et passeries », régissant les usages pastoraux. Ainsi, à partir du XIII<sup>e</sup> et du XIV<sup>e</sup> siècle, au moment où les échanges commerciaux entre les deux pays se renforçaient, le personnel de l'hospice, d'origine aragonaise, protégé par le puissant roi d'Aragon, Don Jaime, se vit confirmer certains droits « et en particulier celui de faire pacager ses troupeaux aux alentours de l'hôpital dans les montagnes d'Ossoue ». Ces traités obligeaient notamment les collectivités montagnardes concernées à dédommager les victimes d'éventuelles rixes et actes de brigandage qui prenaient parfois un tour violent.

On peut citer l'incroyable épisode de 1743, qui après une décennie d'âpres conflits, vit la vallée de Barèges et plus particulièrement le village de Gavarnie faire l'objet de pillages de la part de montagnards aragonais ! Les faits étaient si graves qu'on fit appel en 1744 à monseigneur d'Aignan, subdélégué général du gouverneur de Guyenne, qui vint spécialement d'Auch pour négocier avec le représentant espagnol de Jaca. Il parvint à sceller un nouvel accord solennel de partage des estives qui fut salué comme un événement ! On peut s'imaginer sans mal dans quelle disposition d'esprit se trouvait ce personnage important, amené en chaise à porteur, après avoir frôlé la mort à maintes reprises en longeant les affreux précipices entre Gèdre et Gavarnie ; il dut d'ailleurs quitter la région précipitamment en raison d'un mauvais rhume ! En dehors des épisodes de vive tension, on eut l'intelligence et le bon sens montagnard de s'en remettre aux syndics de Barèges et de Broto qui réglèrent à l'amiable les litiges en suspens le jour du départ des troupeaux vers les

estives. Leurs représentants renouvelaient ainsi chaque année la « passerie » ou droit de pacage des moutons sur des zones précises de pâturages. Quelle modernité dans cette prévoyante solidarité qui permettait aux protagonistes de bénéficier alors d'une relative protection... Tous les 10 ans, lors des « grandes journées de Gavarnie », des commissaires français et espagnols venaient sur place pour tenter de déterminer la frontière des deux royaumes... C'était surtout l'occasion de grandes ripailles : tout le monde participait avec entrain, après la messe, à un joyeux banquet, dans une ambiance de liesse et de brève fraternité extraordinaires...

Sans l'affaire rocambolesque du collier de la reine Marie-Antoinette, entraînant la disgrâce du cardinal de Rohan qui décida alors de faire une cure à Barèges en se faisant accompagner par son secrétaire Louis Ramond de Carbonnières, l'histoire de Gavarnie aurait certainement eu un autre visage. Déjà en 1675, le jeune duc de Maine accompagné de Madame de Maintenon, qui appréciait beaucoup les effets des eaux de Barèges, avait donné très rapidement une certaine notoriété à la piscine, construite à Barèges vers 1550. Vers 1680, l'impitoyable Froidour, qui avait la charge royale de gérer les forêts de Bigorre, s'extasiait alors en ces termes : « C'est le bain le plus merveilleux et le plus salutaire à mon avis qu'il y ait dans le monde... ! » Les vertus réparatrices de ces eaux thermales devinrent encore plus réputées, lorsque le maréchal de Louvois, ministre de la Guerre de Louis XIV prit la décision officielle d'envoyer aux bains de Barèges les blessés de guerre. Beaucoup d'entre eux purent y consolider avec succès leurs blessures. On sait aussi combien les récits de Ramond de Carbonnières, qui était fasciné par la beauté des Pyrénées, avaient pu contribuer à faire connaître Gavarnie, un peu avant la mode du romantisme et du thermalisme de villégiature. Mêlant admirablement le merveilleux et le légendaire, il imagina que Roland, ce preux de Charlemagne dont l'arrière-garde, au retour du siège de Saragosse, avait été anéantie au

Comment en ce temps-là, Gavarnie devint le « Chamonix...

cours d'une embuscade tendue par des Sarrazins au col de Roncevaux, avait entaillé la montagne avec sa gigantesque épée « Durandal », pour y ouvrir une « brèche » énorme de trois cents mètres de large que l'on peut admirer au-dessus du cirque de Gavarnie. Ce dernier aurait pu ainsi se frayer un passage salvateur qu'il aurait emprunté avec son cheval de bataille, dans un site pourtant si éloigné du col de Roncevaux. Mais, au diable, la vérité historique... ! La belle légende de la « Brèche de Roland » qui venait de naître perdure encore... Gavarnie, jusqu'alors simple lieu de passage, était devenu en moins d'un siècle un lieu de « longs séjours ». Déjà en 1837, Cuvillier-Fleury, chroniqueur du fameux *Journal des Débats*, invité à Bagnère de Bigorres à visiter la vallée de Campan et le cirque, affirmait dans un de ses articles que ce site était « un des points des Pyrénées qui avait le privilège d'attirer le plus grand nombre de voyageurs ».

C'est le 24 septembre 1864 qu'Henry Russell atteindra le point culminant de cette imposante masse indistincte de montagnes, qu'on appelait jusqu'alors « Le Marboré », surplombant le cirque de Gavarnie à 3 253 mètres. À l'ouest du Vignemale (3 298 mètres), s'élève brusquement une superbe chaîne, ayant charrié d'énormes masses calcaires, dans laquelle sont creusés les cirques de Gavarnie, d'Estaubé et de Troumouse. Là, s'enthousiasmait Adolphe Joanne, auteur du premier guide « aux Pyrénées » en 1858, « ... s'entassent les glaciers, se dressent les murailles verticales, bondissent des cascades de plusieurs centaines de mètres. Le Gabiétou (3 033 mètres), le Taillon (3 146 mètres), la Brèche de Roland, coupure énorme dans un mur de calcaire de 2 804 mètres, le Casque et les tours du Marboré (3 006 et 3 018 mètres), enfin le pic du Marboré, enfermant le cirque de Gavarnie, une des merveilles des Pyrénées. D'un entassement de trois murailles circulaires, séparées par trois terrasses chargées de glaciers, s'élançant dans un gouffre de 1 200 à 1 700 mètres de profondeur les torrents échappés des neiges supérieures... L'un d'entre eux,

le plus puissant de tous est aussi celui qui fait le bond le plus prodigieux ; il se précipite de 422 mètres ; l'eau qui jaillit du sommet de la muraille se divise bientôt en vapeur, flotte et roule dans l'air en descendant comme une fusée de plumes blanches, et n'atteint le fond du cirque qu'après 19 secondes de chute... ».

Henry Russell qui rêvait de gravir depuis 1858 ce mont « si plein de caractère et de grandeur, monarque incontesté de tout le fameux cirque », lui attribua le nom de pic du Marboré. Cette première ascension du Cylindre du Marboré, réalisée en 1864 avec Hippolyte Passet et le pasteur Émilien-Sigismond Frossard, va contribuer à asseoir sa notoriété, surtout à Gavarnie. C'est à partir de 1861 qu'Henry Russell explorera en effet tous les sommets des Pyrénées, la plupart étant encore vierges à l'époque. Ce fut l'âge d'or de l'exploration des sommets inviolés jusqu'alors, tant dans les Pyrénées que dans les Alpes. Les Anglais collectionneront à cette occasion plus de trente premières avec trois figures de proue de l'alpinisme dans les Alpes : John Tyndall, vainqueur du Weisshorn Moore, Walker et l'immense Whymper.

Chaque fois qu'Henry Russell empruntait la route qui le menait à l'entrée de Gavarnie, il se réjouissait d'avance du plaisir indécible d'apercevoir au loin la face orientale du Vignemale. Cette « belle et solide montagne... aux flamboyantes épaules de neige », comme il la désignera plus tard, se dressait au-dessus du glacier d'Ossoue, flanquée à sa droite du Petit Vignemale (3030 m), qui malgré son altitude moins élevée, ajoute à l'impression de puissance, par un heureux effet de perspective. La prestigieuse face nord de 900 mètres qu'on découvre, si verticale, en arrivant aux Oulettes de Gaube, depuis Cauterets et le pont d'Espagne, l'avait subjugué. De ses quatre ascensions à la cime délaissée du Petit Vignemale, c'est la première, accomplie seul, et par une merveilleuse soirée d'automne 1868 qui, de son propre aveu, lui laissera « les plus indélébiles souvenirs ».

Comment en ce temps-là, Gavarnie devint le « Chamonix...

Oui, comme il le confia dans ses *Grandes ascensions*, Gavarnie était bel et bien « un lieu unique, sublime et terrible à contempler ». Chanter les louanges de Gavarnie, surenchérisait-il, serait presque une injure : « ... Autant faire l'éloge de Mozart, de Raphaël ou de Phidias. Le monde entier connaît le fameux Cirque, soit de réputation, soit de visu ». De l'Anglais Swinburne parlant « d'état d'extase » à Antoine Ignace Melling, artiste peintre et voyageur qui se disait « confondu » à la vue du cirque, les relations de voyages des écrivains et des peintres rivalisèrent de superlatifs et de métaphores pour tenter d'immortaliser le caractère grandiose de ce lieu.

Mais, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, alors que prédominait le sentiment du sublime associé encore à celui de l'horreur, Barthe rapportait de manière un peu grandiloquente que si Argelès était le symbole de la grâce, Gavarnie était assurément « celui de l'horreur ». Mais grâce aux écrivains romantiques, l'expression des sentiments d'admiration ou de pure extase deviendra à la mode. D'Alfred de Vigny, magnifiant nos « montagnes d'azur » et le Marboré dans le poème d'anthologie *Le Cor*, à Victor Hugo, tous les poètes romantiques vont donner la pleine mesure de leurs talents. Grâce à son génie littéraire, puisant avec délectation tantôt dans le patrimoine de l'art romain et grec tantôt dans la mythologie et les références bibliques, Victor Hugo parvint à restituer, dix ans après sa visite du Cirque en 1843, toute la grandeur de ce « morceau d'Olympe » dont ces quelques vers, extraits de *Dieu*, ne donnent qu'un faible aperçu :

[...] Panthéons, Parthénons, cathédrales [...]  
Cirques, stades Elis, Thèbes, arènes de Nîmes,  
Noirs monuments, géants témoins, grands anonymes  
Vous n'êtes rien, palais, dômes, temples, tombeaux  
Devant ce Colisée inouï du Chaos!... »

Ce site unique avait aussi la réputation d'un lieu divin, où il était de bon ton, soit d'y mourir, soit d'y ressusciter ! La

baronne de Montaran rapporta qu'un savant naturaliste fortement impressionné par la beauté du cirque de Gavarnie ne put que pousser un dernier cri et tomber foudroyé d'admiration... Nulle part ailleurs, on ne pouvait découvrir, selon elle, une telle merveille, du moins en est-elle persuadée, pour avoir eu l'audace d'aller admirer la mer de Glace à Chamonix, d'avoir fait l'ascension du mont Saint-Bernard, d'avoir gravi les sommets de la Grande Chartreuse et même d'avoir réussi à trois reprises l'ascension du Vésuve, pour y voir son cratère toujours en furie... Mais Gavarnie n'était pas qu'un chef-d'œuvre géologique et un temple de la nature, c'était aussi une véritable « Mecque » de l'alpinisme. Oui, Gavarnie était bien devenu comme l'affirmait si bien Henri Beraldi, « un lieu illustre » où l'hôtel des Voyageurs, ancienne auberge Vergez-Bellou, était « ... réservé aux pyrénéistes de marque qui s'y tiennent à l'abri de la cohue des touristes, excursionnistes, promeneurs à âne, et pèlerins de Lourdes ».

Henry Russell était sans conteste l'âme de Gavarnie et de cet hôtel, dont les alentours immédiats furent dénommés, non sans malice, les « Champs-Élysées ». Était-ce une allusion à ce lieu de repos des âmes vertueuses et héroïques évoqué dans la mythologie grecque ? Plus prosaïquement, les trois tables disposées dans la cour de l'auberge permettaient de deviser convivialement au grand air, en prenant le café, comme on le faisait sur la grande avenue parisienne à la Belle Époque : « Lieu de conversations transcendantes et suprêmes. Le fin de l'art ! Lieu auguste et redouté. Aréopage et potinière. Tous les faits et hommes, et les points de quintessence – d'ailleurs toujours les mêmes, de faire la difficulté pour la difficulté ; si le sommet du pic Pétard est en France ou en Espagne ; quel est le prééminent, comme guides, d'Henry ou de Célestin..., si le glacier d'Ossoue a deux kilomètres ou trois, etc. – sont examinés et contre examinés par des juges sévères comme les juges des enfers et renseignés comme le Conseil des Dix ».

Comment en ce temps-là, Gavarnie devint le « Chamonix...

C'est là aussi que sera créée en 1864 la société Ramond, par le comte Henri Russell, l'avocat écossais Charles Packe, ayant fait ses études de droit à Oxford, le pasteur Émilien Frossard et le photographe Farnham-Maxwell Lyte, réunis à l'hôtel des Voyageurs : « ... Il leur vint à la pensée qu'ils pourraient bien se liquer contre cette oisiveté et cette indifférence malsaines et attirer à l'exploration et à l'étude de nos belles montagnes les jeunes hommes auxquels il ne manque qu'une première impulsion, pour prendre leur élan vers les hautes régions, où l'on respire à pleins poumons un air exhilarant et où l'esprit se dilate et le cœur se rassérène. » Lorsque ces cinq personnalités se retrouvèrent quelques jours après au domicile d'Émilien Frossard, à Bagnères de Bigorre, des divergences vont apparaître sur les buts poursuivis... D'emblée, Russell exigea qu'on limitât l'adhésion des futurs membres aux seules personnes ayant gravi au moins un 3000 mètres. Frossard réagira vivement contre le caractère sportif de cette condition, de nature selon lui, à « ... exciter des acrobates à monter plus haut et accomplir des performances inégalées ». Quant au nom de baptême de leur association, la proposition de Russell de l'appeler « le Club des Isards » ne sera pas non plus retenue. Ce club de mousquetaires finira par se rallier à la proposition de Frossard qui souhaitait assigner à cette « Société d'exploration pyrénéenne » des objectifs plus larges, portant notamment sur une large étude scientifique de la chaîne pyrénéenne et honorer à cette occasion la mémoire d'un pionnier du pyrénéisme. Le choix du « vénéré » Louis François Élisabeth Ramond de Carbonnières fera alors l'unanimité : « ... un titre qui se rattache à un nom qui rappelle les plus belles explorations tentées dans les Pyrénées, le nom d'un intrépide voyageur, d'un botaniste distingué, d'un géologue qui pressentit quelques-unes de nos plus belles théories acceptées de nos jours, d'un historien calme, impartial, élevé, d'un littérateur distingué par l'élégante pureté de son style et par le sentiment toujours sincère du beau du vrai du bien... »

La société Ramond, la première et la plus ancienne association française de montagne, toujours active venait d'être fondée. Le Club alpin français ne verra le jour qu'en 1874, les sections de Toulouse et Bordeaux qui furent par la suite très dynamiques n'étant créées qu'en 1876...

La renommée exceptionnelle de Gavarnie à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle sera le fruit de plus de trente ans d'époque héroïque de pyrénéisme, sous la bannière d'Henry Russell et d'Henri Brulle un peu plus tard, de cette alchimie subtile en quelque sorte de « la confection des grands guides par les grands pyrénéistes et des grands pyrénéistes par les grands guides... ». En effet, pendant un demi-siècle, Henry Russell eut le privilège de côtoyer plusieurs générations de grands pyrénéistes : les pionniers, avec le comte Albert de Franqueville, vainqueur du Nethou, Vincent de Chausenque qui l'influença beaucoup sans avoir toutefois son rayonnement, Alfred Tonnellé, rencontré brièvement au mont Perdu en 1858, puis la génération des Lequeutre, Saint-Saud, Gourdon, Schrader, Wallon, Briet et enfin celle des pyrénéistes « acrobates », tels Brulle, Astorg et les frères Cadier qui, malgré leur différence d'âge, partageaient sa conception du pyrénéisme, au point que ces derniers lui demandèrent d'écrire la préface de leur remarquable ouvrage... Russell connut aussi bon nombre d'écrivains et musiciens de renommée, tels le poète Francis Jammes qui s'enorgueillit de l'avoir rencontré à Gavarnie et d'avoir découvert un personnage étonnant sachant si bien parler de lui, le pianiste Francis Planté ou encore Alexis Saint-Léger, dit Saint-John Perse, ce diplomate prix Nobel de littérature à qui il confiera la clef d'une de ses grottes, juste avant sa mort.